

UNE COMTESSE DE DIX-SEPT ANS

Il y avait seize ans que la comtesse de Kerkéradee était morte, et depuis son veuvage, le comte morose et taciturne passait de longues journées se promenant les mains derrière le dos, les sourcils froncés, qui lui faisaient au-dessus des yeux comme une barre de poils noirs.

Sarcastique avec les gens heureux, dur avec le pauvre monde, bien qu'il ne fût pas méchant, il voulait se faire craindre, et en cela il réussissait, car, si l'on n'aimait guère à le trouver sur son chemin en plein jour, on ne l'eût jamais rencontré de nuit sans faire le signe de la croix.

Sa fille grandissait seule, sans autre compagnie que sa vieille nourrice que l'âge avait rendue infirme et égoïste, partageant son temps entre une quantité de petites bêtes qu'elle élevait et la lecture de romans de chevalerie. La jeune comtesse, le soir, tout en cueillant de l'herbe pour ses lapins, rêvait : oh ! pas d'un chevalier à moustaches brunes, ni d'une robe à falbalas ; c'était d'un grand dévouement, d'une Jeanne d'Arc ou d'un chevalier d'Assas, qu'elle rêvait, cette blonde petite comtesse de dix-sept ans.

On était aux premiers jours d'automne. Sous la haute voûte de la chénaie, où l'air est humide et chaud, la petite comtesse, le bas de sa robe dans les mains pour s'en faire un sac, cueille des myrtils.

De temps en temps, un craquement là-haut, dans les branches ; tout près de la terre, au chaud sous la mousse argentée, tout un monde d'araignées et de cloportes, une activité, une vie incroyable, un bruit mystérieux et troublant de feuilles mortes froissées ; là-bas, derrière le mur, une voix jeune qui raconte beaucoup de choses ; laissant là sa cueillette, la jeune fille curieuse monte vite sur un fagot pour voir.

Une quantité d'insectes volent dans tous les sens, avec des éclairs sur leurs ailes ; dans l'herbe haute les fleurs brillent comme des petites lampes de couleur qu'on aurait mises là par hasard, et dans le brouillard d'or l'air embaumé monte au ciel comme un encens.

Au pied du mur, assis sur une large pierre, un enfant, un morceau de pain à la main, est en grande conférence avec son chat et son chien.

« Parce que tu sais, moumout, maman Pauline l'a dit, quand on n'a plus de maison pour coucher, on dort dehors avec les fadets, dans le noir ; et puis M. le comte viendra nous chasser, avec un gros bâton bien sûr, parce que maman n'a plus d'argent. Quand on est grand, c'est toujours parce qu'on n'a pas d'argent qu'on est puni ; c'est un sort comme cela depuis que papa est mort. »

Il ne comprenait pas très bien ce qu'il disait, mais il savait que c'était triste puis-

que sa mère pleurait et de grosses larmes désolées coulaient de confiance le long de ses joues luicantes. Toujours grimpée sur son fagot, la petite comtesse écoutait ce discours navrant et elle entendait bourdonner à ses oreilles une phrase qu'elle avait saisie la veille au soir entre le gérant et le garde : « Elle n'a pas eu de chance, les grains ont manqué cette année, et c'était plus cher de coucher dans la paille que dans la plume. — Je ne dis pas non, mais je ne peux pas entrer là dedans, c'est demain que je rends les comptes à monsieur, il faut que l'argent du loyer y soit, ou sans cela... » Et les voix s'éloignant, elle n'en avait pas entendu davantage.

Maintenant elle comprenait et elle songeait à cette petite ferme qu'elle apercevait blanche et gaie où le doul et le désespoir étaient entrés, elle regardait tristement cette prairie toute inondée de soleil, de ce grand soleil qui se jouait dans les larmes d'un enfant.

Brusquement, elle se souvient des beaux dévouements qu'elle cherchait au temps des grands courages qu'elle regrettait, et elle pensa que peut-être elle pourrait bien faire quelque chose ; mais elle tremblait devant son père, et jamais, jamais, elle n'oserait rien lui demander.

Et puis, tout d'un coup, sans réfléchir, elle décida qu'elle irait, et bien

vite, de crainte de perdre son courage, tenant toujours les myrtils dans sa robe retroussée, la petite comtesse court vers le sombre manoir de ses ancêtres, les chevaliers.

Toute rougie et essoufflée par sa course, elle monte l'escalier et frappe timidement à la porte du cabinet de son père. Il était assis à son bureau, son éternelle barre de sourcils au-dessus des yeux ; seulement, l'étonnement de voir sa fille chez lui la lui avait fait remonter un peu.

« Papa, je suis venue vous demander, vous prier... » Et troublée, elle se serrait toute menue contre le mur.

Lui, de son air le plus froid : « Mademoiselle, vous avez taché votre robe. »

Les myrtils s'étaient écrasés et avaient fait des taches violacées ; de grosses larmes s'échappèrent des yeux bleus de la petite comtesse, et, lâchant les coins de sa robe, elle cacha sa figure dans ses mains avec un geste de petite paysanne effrayée, pendant que les myrtils couraient par toute la chambre.

Elle se remit à supplier, pressant toujours sur ses yeux ses mignons doigts potelés entre lesquels filtraient des larmes ; elle parlait très vite maintenant, avec la même petite voix éteinte qu'avait sa mère dans les derniers temps de sa vie, et le cœur du seigneur de Kerkéradee se serra.

Dans ce vieux cabinet empoussiéré, avec des cottes de mailles rouillées et des parchemins racornis, il y avait aussi du soleil d'or qui tombait en larges rayons sur la tête de la jeune fille et semblait la bénir. Alors il parut au comte que son enfant était elle-même l'astre qui illumine tout, et, songeant à l'hiver désolé qui allait venir poudrer de blanc ses cheveux, il voulut réchauffer son automne aux rayons de ce rose soleil, et, ouvrant tout grands ses bras, avec un petit tremblement dans la voix : « Venez, ma fille, que je vous embrasse. »

SINHA.



L'enfant est en conférence avec son chat et son chien. (P. 9, col. 1.)

LA PRIÈRE DE VOLNEY

Le sceptique écrivain Volney était sur un vaisseau ; tout à coup s'élève une furieuse tempête. Oubliant lui-même les doctrines qu'il enseignait, il prend le chapelet d'une femme qui priait à côté de lui, s'agenouille et prie avec une ferveur qui étonne. Lorsque le danger fut passé, un de ses amis ne put s'empêcher de lui exprimer sa surprise et de lui dire : « Que faisiez vous donc tout à l'heure ? vous priez comme une bonne femme ! — Mon ami, répond Volney en détruisant lui-même son déolant système d'athéisme, on peut être incrédule et athée dans son cabinet ; mais, lorsqu'on se trouve entre le tonnerre qui gronde et l'abîme des eaux qui mugit sous les pieds, on est bien forcé de croire. »

RESPECT DE BOILEAU POUR L'ABSTINENCE

Le duc d'Orléans, Régent du royaume, invita le célèbre Boileau à dîner. C'était un jour maigre, et l'on n'avait servi que du gras. On s'aperçut que le poète ne touchait qu'à son pain. « Il faut bien, lui dit le prince, que vous mangiez comme les autres, on a oublié le maigre. — Vous n'avez qu'à frapper du pied, Monseigneur, répondit Boileau, et les poissons sortiront de terre. » Cette spirituelle allusion au mot célèbre de Pompée fit plaisir à la compagnie ; on applaudit, et même sans en faire sortir de terre, on fut trouver d'excellent poisson.

PROBABLEMENT

Freddie (6 ans). — Dis, maman, c'est y vrai ça que tout le monde est fait de poussière ?

La maman. — Oui, mon chéri !

Freddie. — Alors, les nègres, c'est qu'ils sont faits avec de la poussière de charbon, hein ?